CLAIRETTE

— NOUVELLE —

Saint-Marcel, 15 mai 1883.

Minuit. — Dans le silence une horloge à la voix fêlée sonne lentement les douze coups de l'heure : un après l'autre, dans la nuit, je les entends tinter. — Le recueillement intime, le calme profond des veilles qui commencent. Instants pleins de mélancolie, où, dans la paix des douces ténèbres, la réalité s'efface et la pensée dégagée plane de haut sur les choses de la vie et s'enfonce dans les horizons sans fin du souvenir.....

Me voici à Saint-Marcel : pays inconnu, situation inattendue, comme un exil. Me voici procureur de la République près le tribunal de Saint-Marcel, un poste que mes parents m'ont imposé, las de mes fredaines, de mes perpétuels vagabondages, du sans-gêne avec lequel je traitais ma noble profession d'avocat, — une expiation.

Minuit à Saint-Marcel. Et je rêve aux étoiles, fumant des cigarettes turques à la fenêtre de mon appartement inconnu. Un grand calme a succédé à la fièvre de l'arrivée.

La lune éclaire une rivière étroite où l'eau court bruyante dans les rochers : elle jette des clartés gaies aux grandes roches blanches, et plus loin, les masses sombres des montagnes, qui découpent nettement leur lignes dans la nuit claire, paraissent prodigieuses.

L'air est tiède, la terre envoie des senteurs molles, — et ce sont presque les paysages d'un songe.

Elle dort, la ville, — la bourgade, — dans l'ombre. Toutes les demi-heures, la vieille horloge sonne. Et tout le temps le croassement somnolent des grenouilles, mêlé au murmure monotone du torrent, traîne, monte, meurt,.... seuls bruits vivants encore dans le grand silence.

Jeudi, 16 mai.

C'est à peine si j'ai eu le temps de voir au grand jour ce pays inconnu où le hasard m'amène et où je ferai long séjour peut-être, en attendant le poste plus civilisé qu'on m'a promis au Ministère.

Le Palais de Justice est haut perché, au flanc de la montagne, dominant la ville. On y monte, en plein soleil, par un escalier monumental : il a un fronton dorique et sept grosses colonnes, comme La Madeleine, et il se dresse dans le ciel très bleu, avec des airs de Parthénon ou d'Acropole ; Thémis y règne encore, et ce ciel n'est-il pas celui de la Grèce ? — L'architecture intérieure est atroce.

Il a un aspect bien fantastique ce pays. Tout autour de cette vallée étroite, tordue comme un reptile et fermée comme une impasse, les montagnes sont hautes, abruptes, sauvages, avec de petits hameaux de loin en loin perchés dans les bois.

Et derrière ces premières cimes fuyantes, plus haut qu'elles, quelque chose de bleuâtre monte en plein ciel comme un mur gigantesque : ce sont les mornes sombres du Tanargues, calcinés, déchirés, comme des souvenirs pétrifiés du Chaos. Dans l'air léger, ils se dressent menaçants, dessinant d'étranges attitudes, ainsi que s'ils eussent été immobilisés dans une tourmente.

Toutes les villes sont loin, par delà les montagnes. Aucun railway n'a encore atteint ces contrées primitives. On y vient en diligence comme aux âges lointains.

Que ferai-je bien dans ce pays si j'y passe une année ?

Dimanche, 20 mai.

Bientôt une semaine que je suis ici. Peu à peu l'œil se fait à cet horizon borné : on s'accoutume à ces bois de châtaigniers, à ces paysages mélancoliques, à la physionomie barbare de ces masses de pierre. Les nuits de lune, les vallées ont des profondeurs étranges

où miroitent des remous de torrent, partout passent des clartés mystérieuses et je songe aux montagnes mamelonnées, aux Highlands d'Écosse. Où donc est le Loch Lomond que hantent les blondes fées?

Le printemps dans ce pays est chaud et limpide; toute cette verdure sur les montagnes a des teintes admirables.

Aujourd'hui le Palais chôme. C'est jour de repos. J'ai fait les visites officielles: visites banales et mortelles, chez des inconnus qui m'examinent curieusement.

C'est dimanche : pas un nuage au ciel, pas un souffle dans les rues étroites et sombres, à la physionomie espagnole. De leurs deux sommets opposés, par-dessus la ville, le tribunal et le vieux château des Barons, massif et carré, se contemplent. — Autour, les grandes montagnes ensoleillées sont silencieuses. Où suis-je au juste ?.... Quel est bien ce pays?

Le soir approche. Les sommets du Tanargues prennent là-haut des teintes d'un rouge sombre, — ensuite d'un violet profond. Puis, tout s'éteint, et on ne voit plus en l'air que de vagues silhouettes aux étonnantes hauteurs.

La nuit est venue et je remonte la route le long du torrent, — une route déjà connue où des couples, des familles, lentement se promènent. Je vais vers la montagne, là où la gorge se resserre, ne laissant qu'un étroit espace pour la route et le torrent, entre de hautes et noires murailles de granit, lisses et nues, — on appelle cela les Ranchisses. Je monte, suivant la pente douce de la route, je monte dans l'obscurité de la gorge, et je m'arrête près d'une maisonnette isolée, blanche sur un rocher noir, dominant le chemin. C'est une auberge où rarement viennent les indigènes.

Là m'attend une petite fille qui laisse tomber ses cheveux noirs sur un élégant costume moderne, pauvre petite héritière de ces pauvres aubergistes, coquette et bien mise pourtant, — Clairette. Sur un banc vert à large dossier courbe, sous l'ombre d'une tonnelle, elle vient s'asseoir auprès de moi, en toute innocence, je crois bien, avec toute la candeur d'une petite montagnarde très naïve.

Elle me conte des choses enfantines, d'une voix très douce, et me quitte chaque soir, vers les onze heures, quand le sommeil vient fermer ses grands yeux sombres. Alors, j'allume un cigare, et seul,

lentement, le long du torrent qui semble courir sur des dalles de marbre blanc, je regagne la ville.

Très flattés d'une pratique de mon importance et désireux peut-être de se faire une amie de ma puissance judiciaire, les parents se gardent de se mettre en tiers. Si je voulais, sans doute, ils me la vendraient bien pour quelques louis.

Pauvre petite, je ne veux rien d'elle, — rien que la regarder parce que je la trouve jolie, — ainsi que je regarde les délicates fleurettes de montagne que je rencontre en mes promenades.

D'abord, à la moindre de mes hardiesses, quand je prenais sa main, elle avait de grandes frayeurs. A présent elle se rassure, et nous sommes devenus grands amis depuis hier. Je lui apprends l'italien, je l'appelle Sorella, — petite sœur.

Clairette, — un prénom populaire, et une fille de race, une fille d'Orient.

Les yeux sombres de cette petite Clairette ont je ne sais quoi de lumineux, d'étoilé, de particulier aux races chaldéennes et qui lui donne un charme tout oriental, quelque chose d'indéfinissable, d'étrangement troublant, — de ce que Fromentin a appelé « l'énigmatique et mortel regard des Jocondes. » Ses joues sont plus que brunes, dorées par le soleil, et ses cheveux très noirs couvrent très bas son front et détachent son pur profil biblique. Elle a je ne sais quelle grâce étrange, lointaine, le charme unique des races juives.

Elle est née ici, dans ces montagnes. Par quel mystère d'atavisme ces parents du crû ont-ils engendré cette beauté sémitique ?

Mercredi, 23 mai.

Audiences, expéditions d'affaires, réquisitoires. Tout le train d'un Parquet occupé. Je suis seul, je n'ai pas de Substitut, — on attend, pour le nommer ou non, la loi qui s'élabore, cette fameuse loi de la Réforme judiciaire. Peu à peu je me fais à ma tâche.

Un temps très couvert, très sombre, très lourd, avec un peu de pluie d'orage. Les amoncellements de pierres grises ont des aspects sinistres sous ce ciel morne. A sept heures, mon courrier est terminé. Dîné bien vite pour aller rejoindre Clairette aux Ranchisses.

Clairette reste d'abord longtemps étendue sur le banc, la tête baissée, faisant semblant de dormir. Et je sens son cœur battre très

fort contre mon épaule, et je vois bien qu'elle ne dort pas. Je lui parle tout doucement, en italien ou en espagnol, des langues douces, faites pour parler aux femmes, et où d'ailleurs mes paroles peuvent avoir des caresses qu'elle ne comprendra pas, et elle me répond par mots entrecoupés, comme quelqu'un de mal éveillé.

Clairette m'a dit qu'elle avait dix-sept ans : c'est bien l'âge que je lui avais donné à peu près, car elle est déjà admirablement formée ; pourtant, quand elle parle, on dirait une voix de petite fille.

Au grand jour, son costume, qui dessine à ravir ses formes, paraîtraît éraillé, fâné, sali ; la nuit tout cela est joli, elle est élégante, elle sent bon.

Par moments je songe qu'élevée comme elle l'a été, elle a dû avoir plus d'une aventure, avec des passants, avec des jeunes gens de Saint-Marcel, que peut-être elle a livré déjà son beau corps de déesse. Et cependant elle a des naïvetés d'innocente, des effronteries de gamine.

Elle est belle, elle est bien belle, et ses lignes sont pures comme celles d'une statue antique.

On est bien sur ce large banc vert. Tout autour, dans la tonnelle, il y a des plantes mêlées, des liserons qui grimpent. Il y fait nuit noire et dans le ciel l'on voit briller les étoiles.

Quelle paix dans l'obscurité de la gorge ! On dirait que tous ces rochers dorment dans leurs attitudes étranges, qu'ils dorment bercés par le murmure lent du torrent. Les arbres découpent sur le ciel leur feuillage ténu comme une fine dentelle noire. La terre embaume, la rivière chante. Le cœur de Clairette bat toujours très fort contre ma main..... Ils sont nouveaux pour moi ces charmes doux dont elle me pénètre ; ce pays aussi est nouveau, et j'en ai maintenant senti l'âme, et je commence à l'aimer comme jadis, dans mes longs voyages, j'en ai aimé tant d'autres ! Quelle paix dans l'obscurité des Ranchisses !. ...

Vendredi, 25 mai.

Jour de vent et de pluie. Tonnerre, grêle, grandes bourrasques. Le soleil de temps en temps paraît entre les averses.

Le banc vert doit être mouillé sous la frêle tonnelle. Je ne vais pas voir Clairette.

Dimanche, 27 mai.

Hier soir, une légère brouille a éclaté entre Clairette et moi. Elle s'est fâchée de certaines hardiesses et m'a boudé très fort. Elle s'est montrée charmante avec quelques jeunes gens de la ville qui viennent de temps en temps. Partout le temps est à l'orage.

Une petite fille aussi belle que Clairette ne peut pas être absolument mauvaise.

Alors qu'on est si belle on doit être si bonne

a dit Coppée. Cela est vrai. La beauté physique est incompatible avec la laideur morale. Variante de l'adage: *Mens sana in corpore sano.*

Oui, quand on est aussi belle que l'est Clairette, quand on est faite comme ces jeunes déesses que taillait Praxitèle dans les marbres de Paros, dans ces divins marbres pentéliques qui s'épanouissent comme de grands lys, on doit avoir quelque chose de bon dans le cœur, quelque chose de tendre et de très pur.

Toute cette philosophie me console.

Le beau temps est revenu, — le calme, le ciel d'Orient, un cadre tout fait pour la beauté de Clairette. Ces jours de pluie ont rendu l'air plus transparent et plus léger. Les teintes de toutes choses sont plus vives et plus belles, — les bleus crus des montagnes lointaines, le bleu vif du ciel, les verts des bois qui couvrent les rochers, en haut le velours des sapins, en bas les verts plus pâles des oliviers; — et, dominant le tout, les mornes de pierre se profilent sur le ciel en d'exquises délicatesses.

Le soir, un calme tiède dans la montagne, — la pleine lune éclairant les rochers et jouant dans les découpures de la tonnelle..... Clairette m'a donné mon café, sans parler, et est allée rire plus loin avec des jeunes gens. Je suis resté seul sur le banc vert. Qu'a-t-elle?

..... Et les jours se succèdent dans une désespérante monotonie.

29 mai.

Tout le jour, couru la montagne : monté très haut, très haut, dans les nuages, — pour vaincre mon inquiétude vague par la

fatigue physique, pour ne pas songer à Clairette, pour ne pas aller la voir, — et la laisser en paix, cette petite fille, — cette sauvage qui ne vaut pas mieux que celles de ses sœurs que j'ai aimées dans les grandes villes.....

Je me sentais bien là haut, dans les rochers, sur les pentes qui montent vers le Tanargues, au milieu des genévriers et des bruyères, — seul, bien loin des hommes qui n'aiment pas et des femmes qui font souffrir! Je regardais les immenses perspectives de montagnes qui de tous côtés encombraient l'horizon.....

30 mai.

Une semaine encore passée à Saint-Marcel.

Le temps marche et peu à peu la vie se mure ici, derrière ces terribles montagnes qui semblent limiter le monde et me séparer à jamais de ce qui est ailleurs. J'oublie ma vie passée, la fièvre des voyages et le jeu des aventures, les horizons toujours changeants, l'existence toujours bruyante, les amours abandonnés, les amis qui m'oublient eux-mêmes; mon travail m'occupe, parfois même m'intéresse, — car l'on se fait à tout, — et je m'habitue au calme de cette vie laborieuse, à cette vallée tranquille, à ce bout du monde isolé.

De belles journées de liberté passées dans ces campagnes étranges, à errer dans ces petits chemins ombreux qui montent ou descendent à pic, se glissant sous les châtaigniers, bordés de genêts odorants ou de chênes nains. De loin en loin on rencontre de vieux hameaux aux pierres rongées par le temps, coupés de ruelles moussues et verdâtres où le silence et l'ombre règnent. La campagne sent bon et le paysage a des détails exquis. Des figuiers et des chèvrefeuilles croissent dans les rochers. Dans le creux des vallées ensoleillées les oliviers et les mûriers mêlent leur verdures différentes.

Et chaque soir, quand les dernières lueurs dorées se sont éteintes sur les cimes de pierre, quand l'obscurité est descendue dans les vallées profondes, chaque soir, revient l'heure où, là bas, dans la paix des Ranchisses, Clairette m'attend.

Vendredi, 15 juin.

Deux semaines de plus s'en sont allées..... s'en sont allées dans

ce mystérieux abîme où dorment, englouties, toutes les heures passées..... toutes les heures qui ne sonneront plus.....

Les jours passent, ennuyeux, faciles et doux pourtant, dans une sorte d'alanguissement étrange, d'endormement de tout l'être. C'est le charme de Clairette, — ou le charme de ce pays. ... Je ne sais lequel, les deux ensemble peut-être. — Mais quelque chose à présent, quelque chose de très puissant, m'enlace ici, et quand il faudra partir, je serai triste et je regretterai.....

Mes nouvelles de Paris sont rares et se contredisent. La loi marche lentement vers une éclosion encore douteuse : il semble qu'on m'oublie au Ministère et je ne prévois plus le départ.

C'est la belle saison maintenant dans cette région presque provençale, la saison chaude où les cigales chantent. Il y a une telle splendeur dans la nature que j'oublie tout dans le ravissement de regarder, de respirer, de vivre.

Ils sont toujours aussi innocents nos rendez-vous de chaque soir. Quelquefois pourtant, il semble qu'il y ait quelque chose de troublant dans l'air, quelque chose d'affolant avec quoi vibrent nos sens retenus, et qu'une fièvre descende sur nous en même temps que la nuit. Alors, sa main, sa main brune et fine, est plus chaude dans la mienne, et, j'entends son cœur battre à coups plus heurtés. Nous ne parlons pas..... Mais qui pourrait le traduire le mystique et voluptueux langage de nos yeux ?

A Saint-Marcel tous les jours se ressemblent, et pourtant je ne m'en fatigue pas encore.

Chaque soir, après le coucher du soleil, à l'heure mélancolique où les cimes des montagnes s'éteignent, où les vallées se remplissent d'une ombre violette, — chaque soir, c'est la même promenade familière sur la route qui longe la Ligne.

La route unique du pays, celle qui venant de Ruoms mène à Valgorge et à Notre-Dame-des-Neiges. Elle est resserrée entre la rivière et les murailles de granit.

Le lundi, le marché y amène une certaine animation. Par là, passent, à dos de mulets ou d'ânes, juchés sur des bâts pittoresques, quelques rares voyageurs, bergers ou paysans descendus des mon-

tagnes, vagabonds allant on ne sait où par ces chemins qui ne mènent nulle part.

Et le dimanche il y a le baccarat au cercle, le baccarat, la partie hebdomadaire où se ruent indigènes et fonctionnaires, — la seule distraction de ces désœuvrés et de ces exilés. Je les vois faire et je songe à ces jours de ma vie à grandes guides où, moi aussi, le sourire aux lèvres et l'ennui dans le cœur, je jetais l'or dans des bancos exagérés.

Mais, ces deux jours passés, quelle tranquillité, quelle paix dans ce pays !

En dehors de cette route, il n'y a plus que les sentiers de chèvres qui vont à la montagne, aux hameaux perchés dans la région des nuages.

Trois heures de voyage, en diligence, ou quatre, et l'on serait au chef-lieu, — presque une ville. Je n'y vais pas. Je préfère rester ici, dans les rochers de Saint-Marcel, parce que, ici, il y a Clairette...

Plus tard sûrement je les regretterai, ce temps d'amour singulier et ce pays où je ne reviendrai jamais.

Les jours se succèdent chauds et calmes. Les midis sont brûlants. La nuit tombe vite, vers huit heures, et quelquefois alors un peu de fraîcheur.

Neuf heures sonnent à la vieille horloge. Je monte la route, vite, comme avec une fièvre délicieuse, car Clairette m'attend sur le banc vert.

Je ne sais pas encore si elle m'aime. Elle ne me l'a jamais dit, car elle n'est pas la fille des aveux et ses abandons sont toujours inconscients. Mais ce que je vois bien ce sont ses langueurs, les rêves de ses yeux, ses sourires où semblent s'épanouir les paroles d'amour, ses gestes de pudeur ou de refus où pourtant toute une confiance et toute une affection se révèlent. Ce que je sens bien c'est sa main qui s'oublie et frémit dans la mienne, son cœur qui bat à troubler l'haleine et qui soulève en mouvements pressés sa belle poitrine, comme un rythme chantant des vagues égales.....

Assis à côté d'elle, un bras serrant sa taille, penché sur son épaule, j'allume successivement des cigarettes et elle m'éteint à

mesure les allumettes, d'un petit souffle court, avec un sourire, une habitude qu'elle a prise.

Suivant le vent qui souffle, venant de la ville ou du torrent, des bruits confus, indistincts, plus ou moins fondus, nous arrivent, rumeurs incertaines, bruissements des arbres, craquements des branches, frôlements inquiétants du feuillage. Et il y des instants de frayeur instinctive où Clairette se redresse, pâle dans un rayon de lune, et un moment où elle se presse plus fort contre moi.

Les sommets, sur lesquels la lune semble courir, s'éclairent de pâles lueurs, se dessinent en lignes noires dans la nuit limpide.

Minuit sonne. Avec des sons doux et lointains, — la voix grêle d'une très vieille horloge, — les douze coups tintent lentement, l'un après l'autre. Quand le dernier a sonné, vite il faut partir. J'embrasse Clairette rapidement, sur le front, dans les cheveux, où ses mains qui se défendent m'en laissent la place, et je redescends à la route, tandis que, debout, elle me dit adieu avec sa voix douce de petite fille.....

Et, avant de me coucher, je fume longtemps à ma fenêtre, rêvant, repassant en moi-même les simples voluptés qu'a eues la soirée, et mes yeux s'oublient à regarder le petit cimetière qui dort là, en face de moi, au flanc de la montagne, à la pleine clarté de la lune. Les tombes blanches brillent et paraissent des morceaux d'argent dans la nuit claire, et je distingue sur les pierres les ombres que font les bras des grandes croix. Et je me dis qu'avant qu'il soit longtemps ma belle Clairette dormira là, pour toujours, à la lune ou au soleil, sous une de ces pierres blanches, au flanc de ces montagnes qui, elles, ne changeront pas.

Et, alors, moi-même, après les hasards plus ou moins longs de ma vie incertaine, — après combien d'autres amours peut-être et combien d'autres blessures! — qui sait dans quel coin de terre et sous quel ciel lointain je dormirai, oublieux de Clairette?

Et j'ai envie de pleurer en songeant à ces choses.

Mardi, 19 juin.

Il faisait d'affreux temps sombres ces derniers jours. Avec ces hautes montagnes noires et ces gros nuages par-dessus nous étions

comme enfermés sous un dôme pesant d'obscurité. Les villages, les bois d'en haut, tout était caché derrière les nuages. Le soir, c'était sinistre.

La pluie tombait par instants, lourde, épaisse, torrentielle; alors, on ne voyait plus rien, et, là haut, dans les salles désertes du Palais, le vent gémissait avec une grande voix effrayante.

J'allais tout de même, le soir, sur le banc vert tout mouillé, retrouver Clairette. Et alors, ayant frais, nous nous enveloppions dans un grand châle à elle.....

Être seuls, la nuit, au milieu de cette nature, frissonner de froid ensemble roulés dans un même manteau, dans le silence et l'obscurité de la gorge, les cheveux de Clairette envolés sur ma figure, ce sont des impressions que je n'avais pas soupçonnées. Et ces nuits ont un charme que je ne saurais pas exprimer.....

Aujourd'hui c'est passé: le ciel est redevenu pur et bleu sur nos têtes; le beau soleil chauffe la montagne. C'est l'été, l'ardent été. Et le soir, les pâles étoiles, qui brillent au travers des liserons de la tonnelle, semblent écouter les caresses de nos paroles et sourire aux noces de nos baisers. Étoiles, étoiles de là haut, ô les anciennes confidentes de mes nuits de voyages, je vous oublie maintenant, je vous oublie pour ces deux étoiles sombres qui brillent dans les yeux de Clairette!.....

Juillet 1883.

..... Le train rapide file à toute vapeur le long des rives du Rhône qu'enflamme le soleil couchant. Les montagnes, déjà lointaines de l'Ardèche, semblent un grand incendie rose dans l'horizon qui s'efface, et puis tout s'est éteint à mes yeux, pour toujours.

C'est fini !..... Fini, la montagne ! Fini, Saint-Marcel ! Fini, l'amour de Clairette !

Le garde des Sceaux s'est souvenu de moi, et, sans attendre la loi, il m'envoie à un poste d'avancement, très loin, dans le Nord. Dans la magistrature, on doit, paraît-il, s'attendre à de telles surprises.....

Quand j'ai quitté Saint-Marcel ce matin, je l'ai vue au départ de la diligence, toute seule sur la route, venue pour me saluer une dernière fois du regard. Comme nous nous étions embrassés, comme

nous avions pleuré, hier soir, sous la tonnelle, sur le vieux banc vert !.....

Quand les chevaux ont enlevé la lourde machine, par la fenêtre du coupé, j'ai envoyé un baiser à cette enfant qui a résumé pour moi ces dix semaines de vie à Saint-Marcel. Et nul qu'elle, je crois, n'a pu le voir ce baiser déchiré où beaucoup de mon âme était passé.....

Clairette baissa la tête, et jusqu'au tournant de la route, je pus encore la voir, droite dans sa robe d'un rouge sombre, dans une de ces attitudes mélancoliques et résignées que des peintres ont prêtées à des femmes bibliques. C'est ainsi qu'elle restera dans mon souvenir.

Pauvre Clairette, pauvre Sorella! Je n'oublierai pas ton parfum, chère petite fleur des montagnes, et cet amour à peine esquissé, non cueilli, demeurera toujours, dans sa grâce naïve et avec son charme d'idylle, l'un de mes doux souvenirs.....

Et quand je la vis se refermer à jamais, lentement, derrière ses montagnes, cette gorge profonde de Saint-Marcel que je ne reverrai plus, j'enfonçai ma tête dans le drap du coupé, et bêtement, longuement, comme un enfant, je laissai mes larmes couler.....

Et maintenant, c'est le soir, — l'heure où d'habitude j'allais retrouver Clairette, — et je suis seul dans le grand wagon qui m'emporte. Le rapide a dépassé Valence, monte vers Lyon, et demain matin je serai revenu à Paris.....

Et Clairette ne saura jamais jusqu'à quel point je l'ai aimée.

MAXIME DE SURGÈRES.

Cannes, hôtel Britannique, novembre 1883.